

IL 200026

69.480
*A Mr. Brutails Hommage
de l'auteur
A. de S^t-Saoud*

L 200026

EXCURSIONS
DANS LES
SIERRAS D'ESPAGNE

LE MONCAYO

(ARAGON ET CASTILLE)

PAR

LE COMTE DE SAINT-SAUD

MEMBRE DU CLUB ALPIN FRANÇAIS

Extrait de l'Annuaire du Club Alpin Français
17^e volume. — 1890

LEGS
Auguste BRUTAILS
1859-1926



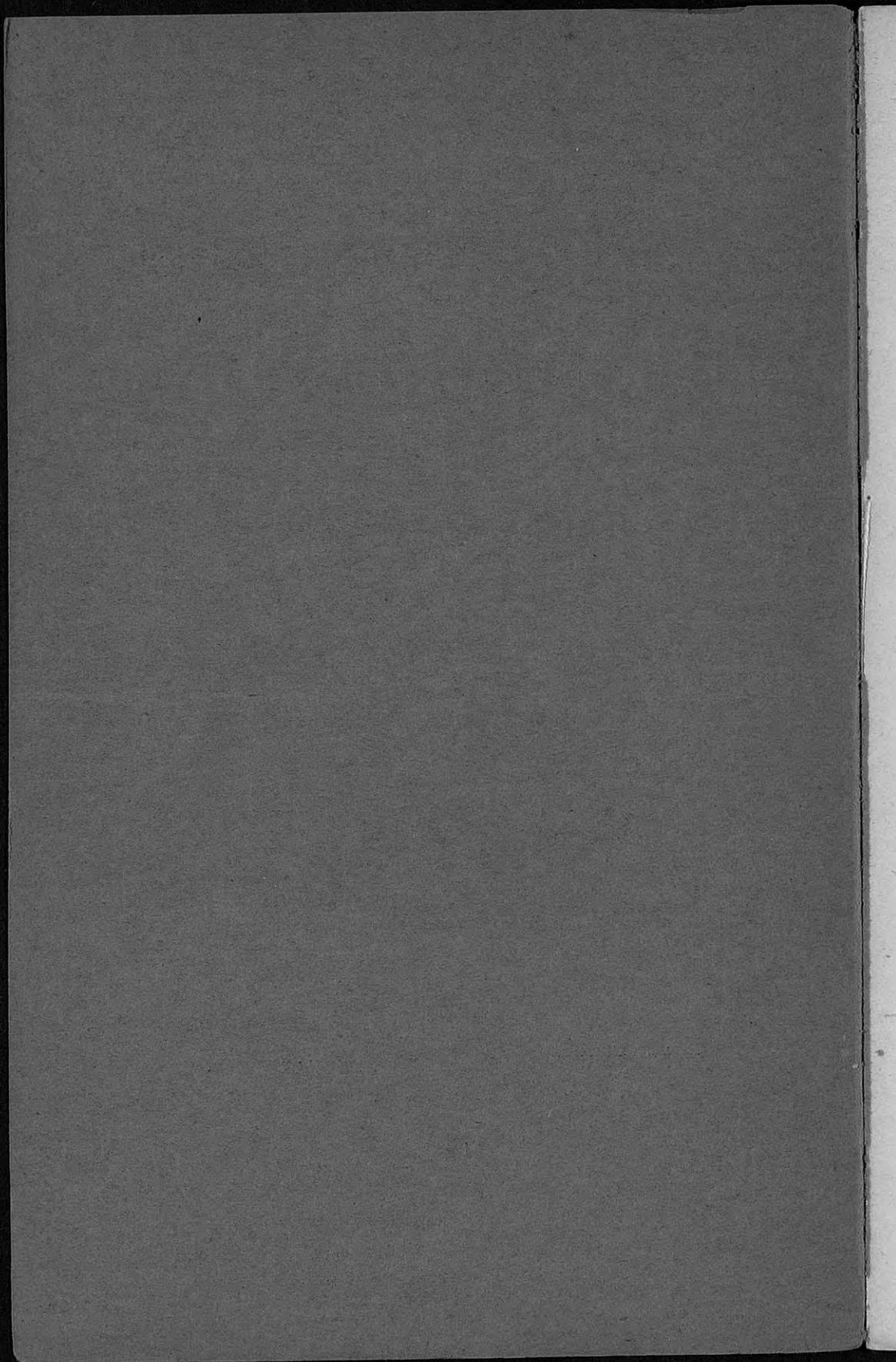
PARIS

TYPOGRAPHIE CHAMEROT ET RENOARD

19, RUE DES SAINTS-PÈRES, 19

1891

DONS
N^o 13278



69.480

EXCURSIONS
DANS LES
SIERRAS D'ESPAGNE



LE MONCAYO

(ARAGON ET CASTILLE)

PAR

LE COMTE DE SAINT-SAUD

Membre du Club Alpin Français

Extrait de l'Annuaire du Club Alpin Français
17^e volume. — 1890

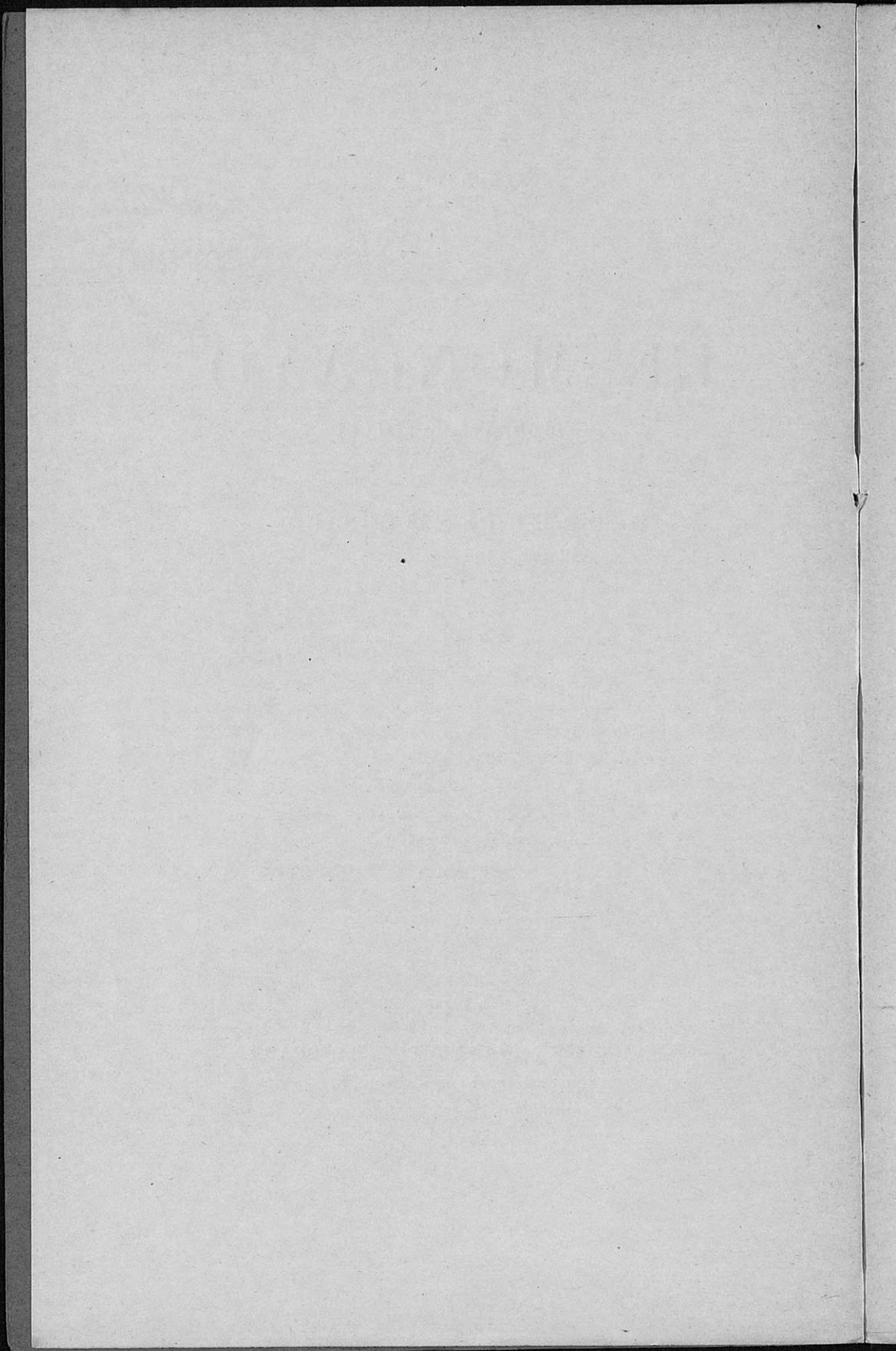


PARIS

TYPOGRAPHIE CHAMEROT ET RENOARD

19, RUE DES SAINTS-PÈRES, 19

1891



LE MONCAYO

(ARAGON ET CASTILLE)

Debout sur la locomotive qui traversait les riches campagnes s'étendant entre Tudela et Tarazona, je ne jetais, je l'avoue, qu'un coup d'œil distrait sur les champs et les vignes que nous longions : mon regard était invinciblement attiré par le Moncayo qui nous fermait l'horizon au midi. En vain les mécaniciens, M. Gabriel Brousse, un Français, et D. Pascual Sevilla, qui m'avaient aimablement accueilli sur leur machine, grâce à un mot de recommandation pour l'un d'eux, m'engageaient à regarder la façon dont on *sulfatait* les vignes, m'interrogeant sur les procédés du même genre employés chez moi, ou bien me montraient de grosses bourgades dont les blanches maisons resplendissaient sous les ardents rayons du soleil, — ma vue se dirigeait toujours vers le Moncayo.

Il y avait si longtemps, en effet, que je désirais l'ascendre ; depuis le jour où, par une pure clarté de l'atmosphère, je l'avais entrevu, d'un des hauts sommets des Pyrénées, à plus de 170 kilomètres, et où j'avais été frappé de la ma-

jesté de ce puissant massif. Lorsqu'il m'avait été donné de l'apercevoir de nouveau, en des jours de conditions climatiques privilégiées, je lui avais adressé, avec une salutation amicale, le souhait de le connaître. Ce souhait allait donc se réaliser.

Arrivés à destination, mes compagnons de route, mis rapidement au courant de mes désirs, m'ont bientôt procuré un guide et un âne pour porter mes bagages ; mais avant de me laisser m'engager dans la montagne, ils tiennent à me faire visiter Tarazona. Cette ville importante (20,000 habitants environ, altitude 474 mètr.), avec sa cathédrale, son cloître au milieu duquel sourd une fraîche fontaine, ses monuments anciens, son Hôtel de Ville dont un Hercule sculpté devant la porte garde l'entrée et que décore une longue frise représentant un roi et son armée, — belle sculpture de la fin du xvi^e siècle, — mérite une visite détaillée. Les touristes s'arrêtent en Espagne dans les grandes villes, le long des principales voies ferrées, et négligent — à tort — ces villes de second ordre où les œuvres architecturales, quoique moins nombreuses, n'en sont pas moins remarquables.

La grande fertilité de la campagne cesse dès qu'on sort de Tarazona, et la route (25 kilomètres environ) jusqu'à San Martin del Moncayo n'offre aucune particularité digne d'être signalée.

De la fenêtre de la maison de ce village où je devais passer la nuit, on voyait parfaitement le Moncayo. Après avoir expliqué au propriétaire de la casa Lorenzo le but de mon excursion, je lui soumis l'idée de gravir la montagne tout droit en face de nous. « Impossible, dit-il, la voie que vous proposez offre des difficultés insurmontables ; nous aurons au contraire à faire le tour par l'*Ermite de la Virgen*. » Avec ma lorgnette j'examinai alors le versant Nord de la montagne, une masse énorme de forme allongée, sans caractère comme sans escarpements ni précipices ;

les dires de mon hôte me parurent exagérés, mais à certain sourire moqueur je compris qu'il ne fallait pas insister.

J'avais décidé d'abord d'envoyer mon guide de Tarazona, Tomas Consume, avec son âne, m'attendre au village de la Cueva, de l'autre côté de la montagne, et de prendre à San Martin un guide local ; mais pendant le souper Tomas me dit à l'oreille que le Moncayo avait une fâcheuse réputation, que les années de mauvaise récolte il était parcouru par des brigands ; il ajouta que, quoique ayant gravi la montagne, il tenait à s'adjoindre un homme du pays, conseillant d'envoyer l'âne avec un garçon du village. Bien que ses craintes me parussent chimériques, par prudence je dis *amen* à tout ce qu'il proposa.

Le lendemain, 18 juin, nous sortions de San Martin (810 mètr. ¹) avant le lever du soleil, car plus de six heures, et sans arrêt, nous seraient nécessaires, disait-on, pour atteindre le sommet.

Nous traversons maints et maints ruisselets dont les eaux irrigueront plus bas la plaine de Tarazona, puis des bois épais, avant d'atteindre les pâturages alpins. Au milieu d'eux, au *cortal* de la Toridera (1,200 mètr.), on élève le troupeau des taureaux de combat de Joachim Lopez Belaton ; nous n'apercevons pas ces bêtes farouches ; du reste, notre regard est attiré par un spectacle beaucoup plus curieux, un spectacle absolument étrange. Le soleil va se lever derrière les Pyrénées. Comme des ombres chinoises, les pics de la frontière se profilent en noir sur le pourpré du ciel avec une netteté admirable. Du Mont-Perdu aux montagnes de Roncevaux, il n'est pas une cime élevée qui ne soit parfaitement reconnaissable : la dépression qui sépare les deux pointes du Pic du Midi d'Ossau se distingue mieux encore que de Pau. Mais le soleil apparaît derrière le Vigne-

1. L'altitude de ce village, comme les autres de ce récit, est donnée d'après mes observations barométriques, interpolées sur des points connus.

male, et immédiatement les Pyrénées sont noyées dans un flot de lumière, le Haut-Aragon disparaît dans la buée lumineuse, et seul le ruban argenté de l'Èbre se met à briller d'un éclat particulier.

Une route de chariots à travers pâturages et forêts de hêtres — que notre sentier de piétons croise et recroise — conduit à l'*Ermita de la Virgen* du Moncayo. J'aurais voulu y aller coucher la veille; mais dans deux ou trois jours seulement le chapelain qui la dessert et ses servantes viendront l'ouvrir pour permettre aux pèlerins — j'allais ajouter aux touristes, oubliant que notre espèce est inconnue en Espagne — d'y trouver table et gîte pendant les trois mois de la belle saison.

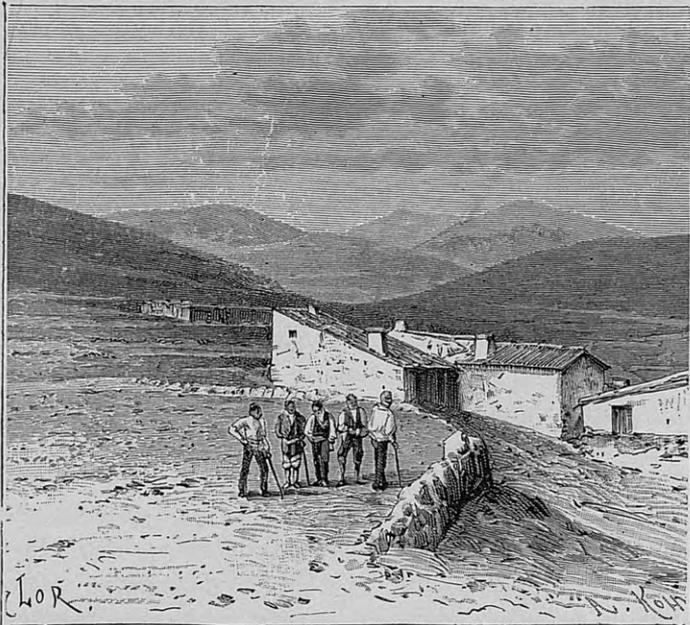
Sans avoir la célébrité du Montserrat, le Moncayo est cependant visité par les habitants de cette partie de l'Aragon; l'évêque de Tarazona y vient chaque année prendre quelques jours de repos, ainsi que quelques riches familles de la plaine.

Cet *ermita* (1,615 mètr.) est une sorte de couvent avec chapelle à portail gothique dans le milieu, abrité à l'Ouest par une muraille rocheuse verticale; je ne pus en visiter l'intérieur, à mon grand regret. Nous nous y reposâmes près d'une heure (deux heures et demie depuis San Martin), prenant un léger repas auprès d'une fraîche fontaine.

Nous voici bientôt au *pozo* de San Miguel (1,865 mètr.), sorte d'entonnoir où les neiges amoncelées se conservent une grande partie de l'été. Là mes guides veulent me faire continuer par le sentier qui se dirige vers la gauche, pour revenir sur notre droite où se trouve le sommet. Je m'y oppose, le point culminant me semble aussi facilement abordable directement. En effet, au bout d'une heure, par des pentes gazonnées ou des rochers assez faciles, nous l'atteignons.

« Il est 8 heures un quart, dis-je à mes Aragonais, en leur montrant en même temps comment il eût été possible d'es-

calader la montagne en ligne droite depuis San Martin; reconnaissez donc votre erreur et pour la route à suivre et pour la durée de l'ascension, qui ne nous a pris que quatre heures de marche. — C'est vrai, répondirent-ils, mais nous n'avions jamais eu l'idée qu'on pût suivre une autre route



Le Moncayo, vu de la Cueva, dessin de Taylor, d'après une photographie de M. de Saint-Saud.

que celle que nous connaissons. — Pour ma part, ajouta Tomas en riant, je suis souvent venu au Moncayo, mais toujours avec des amis, des outres pleines de bon vin, des provisions, et nous arrêtant toutes les heures pour faire un repas. »

J'avais atteint mon but, mais je fus désillusionné; le Moncayo n'a d'importance qu'au point de vue géographique, puisqu'il sépare le bassin de l'Èbre de celui du Duero (Mé-

diterranée, Océan). Il a dû en avoir jadis sous le rapport politique, se trouvant sur la limite de l'Aragon et de la Vieille-Castille; mais la montagne par elle-même n'offre aucun intérêt; sa grande altitude fait qu'elle domine par trop les chaînons très secondaires qui l'entourent. La vue est immense : au Sud on devine dans la brume la sierra de Guadarrama; vers le Sud-Est ce sont les montagnes de Tueruel; à l'Est la plaine del'Èbre; au Nord et au Nord-Est, les Pyrénées; au Nord-Ouest j'aperçois, bien au delà de Vitoria, dans la chaîne cantabre, des sommets encore couverts de neige, hauts par conséquent de plus de 2,000 mètres.

Donc, s'il est facile d'atteindre le point culminant du Moncayo, si les enfants et les bêtes de somme peuvent y arriver sans trop de peine, au point de vue *alpin* il n'y a rien à signaler; le pittoresque fait absolument défaut.

L'altitude du Moncayo (2,316 mètr.) a été déterminée en août et septembre 1870 par les ingénieurs-géographes de l'Institut géographique de Madrid. C'est un signal géodésique de premier ordre, qui appartient au parallèle de Palencia.

Nous nous y attardons, je ne sais pourquoi, jusqu'à près de 10 heures. Tomas et son compagnon me disent alors n'être jamais descendus vers la Cueva; qu'importe! le chemin est facile à trouver. En une demi-heure nous avons dévalé vers le col de Pañuela (1,950 mètr.), à l'Ouest du sommet; puis nous nous arrêtons le long d'un torrent pour nous rafraîchir, et j'en profite pour raconter à mes guides la légende des *yeux verts*, si bien narrée par l'Espagnol Gustave Becquer.

Notre ruisselet devait sortir de la fontaine mystérieuse où se réfugiait l'animal frappé du pieu sans que le chasseur osât l'y poursuivre. Bien téméraire fut Hernan de Argensola, l'héritier du marquis d'Almenar, le jour où il voulut s'y aventurer à la poursuite d'un cerf blessé, malgré les conseils du vieux veneur Iñigo! Le souvenir de

l'ondine aux yeux verts, qu'il y crut entrevoir, resta si profondément gravé dans son cœur, qu'il y vint et revint sans cesse dans l'espoir de l'y rencontrer, jusqu'au soir où la fantastique beauté, se montrant aux yeux éperdus du jeune damoiseau, l'appela au bord de l'abîme, semblant lui promettre un baiser; il s'approcha et, cueillant de ses lèvres ardentes un baiser de neige, il perdit pied, et onques ne fut revu.

Ayant peu dormi à San Martin, je me jetai sur un grabat en arrivant à Cueva de Agreda (1,345 mètr. ; une heure et demie depuis le sommet), et y dormis trois bonnes heures; puis on fit un léger repas d'une omelette assaisonnée d'excellent vin et de bon appétit. Tomás, grand buveur, est surnommé *mata-vino* (tue-vin) par ceux du village venus se joindre à nous. Il serait de force, assure-t-il, à vider plusieurs litres sans que la tête lui tournât; il est aussi bavard que buveur; la gaieté s'en trouve bien.

Avant de retraverser la chaîne du Moncayo, nous allons dans le haut du village jeter un coup d'œil sur les environs, auprès d'une *cueva* (grotte) qui a donné son nom au pueblo et qui dut être habitée dans les temps préhistoriques. Tout à côté se trouve une fontaine, abritée par des peupliers, que je soupçonne fort Becquer d'avoir voulu désigner dans sa légende du *gnome*.

Il raconte qu'au pied du Moncayo s'ouvre une grotte qui conduit à la demeure de ces nains fantastiques, plus terribles que les loups de ces montagnes, plus riches que les souverains de Castille. Un roi d'Aragon, sur la révélation d'une bergère, osa s'aventurer un jour, à la tête d'une troupe choisie, par un de ces souterrains, qui traverse le Moncayo, tombant ainsi sur ses ennemis surpris à l'improviste. Il avait trouvé dans cette caverne des pierres précieuses, des lingots d'or et d'argent qui lui permirent de lever de nouvelles troupes. Les gnomes n'osèrent s'attaquer à lui. Mais elle disparut à tout jamais, l'ambitieuse

Marthe, jeune fille du village de la Cueva, qui de nuit s'approcha de la fontaine des peupliers, auprès de la grotte obscure. Le gnome y guettait celle qui, l'imagination exaltée par les récits des vieilles femmes, vint désireuse de voir le génie et d'en obtenir quelques perles...

Un long et fastidieux chemin muletier conduit en trois heures et demie de la Cueva à Agreda, par le col de Canto Incado (1,505 mètr.). Cette petite ville de Castille (957 mètr.), malgré des vestiges de murailles antiques et une vieille tour, malgré son titre de *Cabeza de partido* (sous-préfecture sans sous-préfet, et avec un seul juge comme tribunal de première instance), n'offre aucune particularité remarquable.

Le lendemain de bonne heure, sur la foi de cartes récentes, je partis pour aller visiter, à deux lieues, le grand lac d'Aña-Vieja (980 mètr.); mais, arrivé là, je constatai qu'il n'existe plus depuis plusieurs années; desséché, il est converti en gras pâturages au milieu desquels paissent les cent treize *toros* de la *ganaderia* dite Cariquiri, qui appartient actuellement au comte de Espoz y Mina. Je n'osais d'abord m'approcher d'eux; mais, sur l'assurance des bergers qu'il n'y avait rien à craindre, je m'avançai prudemment, et à quelques mètres d'eux, grâce au *Kodak*, appareil inappréciable, je pris deux photographies instantanées de ces bêtes, redoutables surtout le jour où elles doivent tomber sous l'épée de quelque *espada* célèbre.

Quelques heures après, un omnibus attelé de mules agiles m'emmenait par une route poussiéreuse, serpentant sur le triste et dénudé plateau de Castille, vers Soria et les ruines de Numance. Là l'alpinisme dut céder la place à l'archéologie.

COMTE DE SAINT-SAUD,

Membre du Club Alpin Français
(Section du Sud-Ouest).